



Itamar
Orlev

Voyou

ROMAN
SEUIL

VOYOU

ITAMAR ORLEV

VOYOU

r o m a n

TRADUIT DE L'HÉBREU
PAR LAURENCE SENDROWICZ

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Titre original : בנדיט
Éditeur original : Am Oved Publishers Ltd.
ISBN original 978-965-13-2504-5
© Am Oved Publishers Ltd., Tel Aviv, 2015

ISBN 978-2-02-136582-5

© Éditions du Seuil, août 2018, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*Ce livre est partiellement inspiré d'une histoire vraie.
Certains des personnages et des noms qui y apparaissent
ne sont donc pas le fruit de l'imagination de l'auteur.*

*De même, toute ressemblance avec des événements
et des noms réels, des personnes vivantes ou mortes
n'est pas pure coïncidence.*

Pour Leanne

Comment l'un pourrait-il consoler l'autre ?
Comment un père qui a accroché
Ses deux bras au cou de son père
Pourrait-il étreindre son fils ?

HANOKH LEVIN

PREMIÈRE PARTIE

Le bruit d'explosion qui vient de s'échapper du grand sommeil me heurte aussi violemment qu'un coup de poing en pleine figure et je me réveille. La respiration se coince dans ma gorge. J'ouvre les yeux. La pièce est plongée dans l'obscurité. Une silhouette sombre, aux contours flous, se faufile par la porte ouverte. J'ai le visage en feu. Le silence est trop absolu, de mauvais augure. Je me lève d'un bond, tire la barre de fer que je garde sous mon matelas et fonce dans la chambre du gosse.

J'entre en trombe, j'allume la lumière – le lit est vide, les draps ne sont pas défaits. Quelques jouets traînent par terre, la fenêtre est ouverte. Je grimpe sur le rebord, saute à l'extérieur et atterris dans le petit jardin où tout se tait dans le noir. Je distingue quand même la silhouette sombre qui disparaît, réapparaît, revient et s'évanouit de nouveau. Je me lance à sa poursuite en agitant ma barre de fer. J'ai les muscles crispés, douloureux, et pour évacuer un peu cette tension je me mets à frapper. Le sol, la table en bois, le muret en pierre. Je balance une chaise, renverse la brouette avec les plants qui sont dedans, je défonce des caisses, donne des coups dans tout ce que mes pieds rencontrent sur le sol – carcasses métalliques, débris de meubles, bûches.

Je rentre dans la maison à toute blinde et cours d'une pièce à l'autre. J'allume la lumière partout où je passe. Elle n'est pas là. La silhouette noire n'est pas là. La maison est vide. Normal, puisqu'elle est partie. Puisqu'elle a pris le gosse et s'est tirée.

Dans le frigo, j'attrape une bouteille de bière que j'ouvre avec les dents parce que je tremble encore de tous mes membres et que mes doigts ne peuvent pas tenir le décapsuleur. J'avale la boisson en quelques gorgées et ça me calme un peu. Comme je déteste dormir !

J'allume une cigarette tout en jetant un coup d'œil à ma montre. Quatre heures du matin. Le soulagement. L'aube est suffisamment proche pour que je ne doive pas me recoucher. Je ressors dans le jardin, attends de retrouver une respiration régulière et commence à ranger le bordel que j'y ai foutu. Dans une heure, le jour montera et tracera à l'horizon sa fine ligne de clarté. Les premiers oiseaux pépieront et la douce lumière matinale me prendra dans ses bras, réconfortante.

Elle a dit : « J'en ai marre de cette vie de chien, je me crève le cul pour le gosse et pour toi, alors que toi, tu n'es ni un mari, ni un père. Tu nous enfermes dans ton rêve bancal et tu t'apitoies sur ton sort à longueur de journée.

– Tout de même, je fais la vaisselle, ai-je bredouillé pour ma défense. Et je m'occupe du jardin.

– C'est quand, la dernière fois que tu t'es occupé du jardin ?
On dirait un dépotoir.

– Ce n'est pas la saison. J'attends le printemps.

– Et l'évier aussi, il attend le printemps ?

– Non, la nuit. Je fais la vaisselle la nuit.

– D'accord. Fais la vaisselle la nuit, attends le printemps. Sauf qu'à partir d'aujourd'hui, tu feras ça tout seul. Je refuse de porter à bout de bras un parasite qui glande et se laisse aller. Qui ne fait que rester assis à fumer, à boire et à accuser la terre entière de son impuissance.

– Tu sais bien qu'avec ce travail, c'est dur de gagner sa vie.

– Eh ben change de travail.

– Mais c'est mon métier.

– Eh ben change de métier.

– Je ne peux pas changer de métier maintenant.

– Alors accouche de quelque chose. Ça fait des années que tu te contentes de parler.

– J’essaye de gagner de l’argent, ça me bouffe tout mon temps.

– Même quand tu as le temps, tu n’écris pas, tu tires la gueule. Alors, oui, au moins, ramène de l’argent à la maison.

– Je fais ce que je peux. Tu veux quoi ? Que je devienne serveur dans un bar ?

– Moi, je ne veux plus rien de toi. »

Ces mots, elle les a prononcés tout bas, d’une voix rauque et profonde. Ensuite, elle a pris le gosse et elle est partie.

Je suis resté planté dans notre jardin à regarder le wadi et les toits rouges des maisons de ce quartier construit à flanc de coteau. J’ai suivi des yeux sa nouvelle voiture de fonction dernier modèle qui s’est éloignée sur le chemin de terre, a rejoint la route, s’est mêlée au trafic clairsemé et a fini par disparaître.

Je me suis encore attardé là un certain temps. Après, je suis allé dans la cuisine me faire un café et je suis ressorti dans le jardin. J’ai allumé une cigarette. Seul. Rien de différent des autres jours : elle allait au travail, lui à l’école ou chez la nounou. Ils ne revenaient qu’en fin d’après-midi, ensemble, et c’était elle qui s’occupait de lui, jouait avec lui, le faisait dîner, puis le bain et dodo. Moi, je continuais comme s’ils n’étaient pas là. Il m’arrivait tout de même de lui apporter un truc qu’elle me demandait, voire de lui préparer un thé. Il m’arrivait aussi de parler un peu, de blaguer avec le gamin, de lui lire une histoire. Les rares fois où j’essayais de participer à leurs jeux, elle me rabrouait sous prétexte que j’y introduisais automatiquement trop de violence et de brutalité, qu’on n’était pas dans le quartier déshérité de Pologne où j’avais grandi et que j’effrayais le petit. Il n’y avait que le samedi matin – quand elle traînait au lit avec les journaux du week-end – qu’on sortait ensemble, lui et moi, dans le jardin. On jouait au ballon, on jetait des cailloux sur les chats qui venaient piquer la nourriture jusque dans la gamelle du nôtre, on creusait la terre pour planter de nouvelles graines dans notre mini-potager qui ne donnait quasiment rien.

Ensuite, elle se levait et l'emmenait chez des amis, ses sœurs ou sa mère. Je me retrouvais de nouveau seul – à mon grand soulagement.

Mais le silence qui envahissait à présent l'extérieur et l'intérieur de la maison n'était pas de cet ordre-là. Comme si leur présence à tous les deux avait été aspirée hors de ce lieu où nous avons vécu trop d'années ensemble. Le vide autour de moi s'est soudain rempli d'une douleur étonnante et d'une grande angoisse. Ce n'était pas de la nostalgie, pas encore, j'avais d'ailleurs longtemps attendu le jour où elle se déciderait à me quitter, mais je n'avais pas prévu qu'après son départ et celui du gamin, le silence qu'ils laisseraient m'étranglerait.

J'ai pris la voiture et je suis allé voir ma mère sans l'appeler au préalable.

« Qu'est-ce qui se passe ? m'a-t-elle tout de suite demandé.

– Comment tu sais qu'il se passe quelque chose ?

– Tu viens me voir de ton propre chef.

– Elle m'a quitté. Elle a pris le gosse et elle est partie.

– Si tu crois que ça m'étonne. Je pensais qu'elle le ferait beaucoup plus tôt. » Et d'ajouter après un instant de réflexion :

« Le sexe entre vous ?

– Pas terrible.

– Alors c'est bien qu'elle soit partie. Si ça marche au lit, tout le reste finit par s'arranger, mais si là aussi ça déconne, c'est sans espoir. »

Je suis entré dans son salon où une toile, en travers de laquelle elle avait déjà donné d'épais coups de pinceau, était posée sur un chevalet. L'air était chargé de l'odeur caractéristique de la peinture à l'huile.

« Qu'est-ce que c'est ?

– Pas tes oignons ! a-t-elle crié de la cuisine. Je n'ai pas besoin de critiques.

– Je te dis la vérité, maman, c'est tout. Je t'ai dérangée en plein travail ?

– Oui. Assieds-toi, j’arrive. »

Je me suis assis. Et tout à coup, j’ai eu très envie qu’elle m’invite à dîner. Ça faisait des années, depuis que j’avais quitté la maison en fait, qu’elle n’avait pas cuisiné pour moi – ce qui, à vrai dire, ne m’avait jamais manqué. Parfois, quand on venait en famille, elle préparait quelque chose pour le petit, et le voir se battre avec une escalope panée dure comme de la pierre ou un morceau de viande essoré me rappelait chaque fois combien je détestais ce qu’elle nous avait, pendant tant d’années, obligés à avaler.

Ma mère est revenue dans le salon avec deux tasses de thé et quelques gâteaux secs sur un plateau. On a bu. À l’évidence, elle attendait que je me tire.

« Tu vas faire quoi ? m’a-t-elle demandé.

– Je ne sais pas. Je pense que je vais continuer pareil.

– Et le gamin, tu le verras ?

– Bien sûr. »

Elle a regardé sa montre, le chevalet, puis ses yeux se sont longuement arrêtés sur la fenêtre. Le soir assombrissait le firmament, nimbant la pièce d’une lumière bleutée, et son ventre a commencé à émettre quelques gargouillis. Je me suis pris à espérer qu’elle capitule et me propose de rester ; qu’elle me prépare ne serait-ce qu’un œuf à la coque, un toast, n’importe quoi pourvu que ce soit elle qui me le prépare, me l’apporte à table, qu’elle s’asseye ensuite à côté de moi, me regarde manger et peut-être, oui, peut-être, me demande si c’est bon. Au lieu de quoi elle a attrapé son téléphone, a appelé une copine et a discuté très bruyamment avec elle tout en me lançant des regards explicites qui indiquaient que, pour sa part, elle avait rempli sa mission – je pouvais m’en aller.

« Une omelette ? » ai-je fini par suggérer. Elle a hoché la tête sans pour autant raccrocher.

Je suis entré dans sa cuisine, j’ai coupé des tomates et des concombres en rondelles, ouvert son frigo, en ai sorti du fromage,



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2018. N° 136579 (XXXXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE